

Durham Research Online

Deposited in DRO:

16 May 2014

Version of attached file:

Accepted Version

Peer-review status of attached file:

Peer-reviewed

Citation for published item:

Cairns, Lucille (2013) 'Une année si ordinaire (2004) d'Esther Orner.', *Continuum : revue des écrivains israéliens de langue française.*, 10 . pp. 54-62.

Further information on publisher's website:

<http://www.litteraturefrancophone.co.il/home/artdetails.aspx?mCatID=65879artID=9530>

Publisher's copyright statement:

Additional information:

Use policy

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a [link](#) is made to the metadata record in DRO
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

Please consult the [full DRO policy](#) for further details.

« *Une année si ordinaire* (2004) d'Esther Orner »¹

Lucille Cairns, Université de Durham (Royaume-Uni)

Une année si ordinaire (2004) marque un nouveau départ pour l'écrivaine hautement estimée Esther Orner. Contrairement aux composantes de son triptyque précédent – *Autobiographie de Personne* (1999), *Fin et suite* (2001) et *Petite biographie pour un rêve* (2003) – *Une année si ordinaire* se présente sans équivoque comme un « journal » sur la page de titre. À l'instar de *Fin et suite* et *Petite biographie pour un rêve*, *Une année si ordinaire* s'étend sur une année, comme le suggère son titre (nous le découvrons ensuite, d'octobre 2001 à octobre 2002). Mais tandis que les deux textes précédents étaient pour l'essentiel centrés sur le domaine privé, le quatrième, sans abandonner les questions personnelles, enregistre et rumine en détail le violent et volatile théâtre public de l'Israël du vingt-et-unième siècle ravagé par la seconde Intifada.

Une année si ordinaire accuse de nettes divergences par rapport aux trois premières publications d'Orner, mais aussi des convergences, dont toutes ne se mêlent pas aisément à sa nouvelle pratique de réflexions ciblées et ouvertes sur la politique mondiale contemporaine. Lorsqu'elle fait allusion à l'assassinat d'un ministre israélien, réapparaît le refus systématique d'Orner de nommer. C'est un refus relevant d'un défi herméneutique et qui constitue un trait frappant de ses publications antérieures (par exemple, la référence à Israël *via* le déictique « là-bas »). Ici, le refus a pour effet de rendre opaque l'identité du ministre en question. Il semblerait que ce soit le ministre israélien du tourisme Rechavam Ze'evy, assassiné à Jérusalem le 17 octobre 2001 par des terroristes palestiniens ; mais cela n'est pas tout à fait clair. Ce qui l'est en revanche, c'est le sentiment accru de vulnérabilité que l'assassinat terroriste du ministre a suscité chez le citoyen israélien ordinaire : « Un marchand a dit – si même eux ne sont plus en sécurité alors où va-t-on ? » (p. 21). Orner soutient que le principe du deux-poids, deux-mesures s'applique aux victimes du terrorisme en fonction de leur position géographique, en recourant au contraste saisissant entre l'Amérique de l'après 11 septembre et l'Israël de la Seconde Intifada :

Eux, les Américains, ils luttent contre de vrais terroristes. Comment ? En rasant des villages. Nous, nous luttons contre « les combattants de la paix » qui se font sauter dans des stations de bus, dans des restaurants et des discothèques, là où il y a beaucoup de monde. [...] Deux poids deux mesures lorsqu'il s'agit d'Israël disait Nathalie Sarraute dans un article publié dans *Le Monde*, si je ne m'abuse. (p. 31)

On trouve, cinq pages plus loin, une remarque tout aussi narquoise sur le double étalon linguistique et moral appliqué aux questions de vie et de mort :

Un terroriste a mitraillé à bout portant un autobus. Plus facile sans doute que de se faire sauter. On a parlé de terrorisme aveugle car il aurait pu tuer ou blesser gravement le chauffeur arabe qui s'en est sorti avec quelques blessures superficielles. Si, que Dieu nous préserve, le chauffeur était mort, aurait-on annoncé

– un innocent et deux adolescents en rentrant de l'école ont été assassinés ? (pp. 36-7)

Le grief d'Orner découle de son sentiment que les attentats meurtriers contre les civils israéliens ne sont jamais condamnés par les médias mondiaux comme des actes de terrorisme, pas plus que leurs victimes ne sont vues comme innocentes, en dépit de leur statut de cibles non militaires.

Le récit des efforts obstinés d'Orner pour continuer à mener une vie normale malgré la menace omniprésente de nouvelles attaques terroristes (p. 31) montre la façon dont les civils israéliens ordinaires endurent un état de guerre permanent. Cet état se répète, ainsi que l'inévitable engourdissement psychique qu'éprouvent ceux restés indemnes devant le bilan des morts quotidien (p. 38) – engourdissement qui est peut-être vital pour continuer à mener une vie normale. Un peu plus loin, ce qui peut paraître un engourdissement similaire – un compte-rendu prosaïque et dépourvu d'émotions sur un massacre – renforce en réalité son impact par l'euphémisme ainsi que par la description détaillée de la censure du massacre et de son effacement de la conscience publique : « À minuit le massacre. Du sang partout. Le matin la rue était propre, lavée. Quelques dégâts matériels indiquaient que quelque chose était arrivé. Mais quoi ? Il fallait en être informé. Plus rien n'était visible » (p. 51).

L'affect (re)fait surface plus loin dans le texte lorsqu'Orner exprime sa stupéfaction face au comportement de certains Israéliens « pacifistes ». Un tel comportement ne peut être analysé selon elle que comme l'émanation d'une classique haine de soi juive (pp. 129-30). Ces Juifs qui seraient atteints d'une haine d'eux-mêmes ne sont pas les seules cibles d'Orner. Se référant brièvement à un documentaire produit par la chaîne de télévision française Arte, Orner met l'accent sur l'absence inhabituelle d'hostilité *a priori* vis-à-vis d'Israël (p. 77). Elle laisse entendre que cette exception (l'impartialité des médias français à cette occasion) ne sert qu'à confirmer la règle (le parti pris habituel des médias français contre Israël). L'imputation d'un parti pris anti-israélien aux médias français s'étend par la suite à un plan plus global. Même les bastions américains d'influence et de pouvoir capitalistes, qui sont largement considérés comme pro-israéliens, sont vus comme étant capables d'élisions cyniques qui en fait trahissent une indifférence à la souffrance israélienne :

Scène insoutenable à la télévision, la mère du bébé assassiné à Petach Tikvah avec sa grand-mère a raconté comment la C.N.N. l'a persuadée de se laisser interviewer pour contrer la mère du tueur. Elle a fini par accepter malgré le deuil. Et pour finir elle s'est à peine vue. L'écran n'appartenait qu'à la mère triomphante du *chaïd*. La fierté.

Aucune douleur. Quel honneur de perdre un fils au combat moyenâgeux. Et d'ailleurs un de perdu, dix de retrouvés. La C.N.N. a dû trouver plus télévisuel cette mère vibrante face à la jeune mère effondrée. (p. 163)

Dans l'optique d'Orner, les préjugés systématiquement anti-israéliens des médias internationaux sont abjects d'un point de vue éthique : « Je relève dans un article du *Monde* sur la presse internationale qui "a trouvé la pétition des officiers objecteurs de conscience plus intéressante que les attentats". Bravo ! Et vive la souillure » (p. 87). À

l'amertume des deux dernières phrases citées succède la franchise de l'explication d'une position partagée par la majorité des Israéliens, mais fréquemment diabolisée hors d'Israël :

Je participe à cette majorité qui pense qu'« Israël est l'agressé, pas l'agresseur. » [...] C'est le propre des pacifistes de préférer n'importe quoi à la guerre. À l'époque de Munich les pacifistes allemands n'avaient-ils pas dû préférer Hitler à la guerre ? La suite on la connaît. Et là nos pacifistes font comme si nous n'étions pas en guerre. Et surtout ils font comme si ça ne dépendait que de nous. Certains disent même préférer Arafat à Sharon. *No comment !* (p. 87)

Avec l'accélération du rythme des attaques, le principe du deux-poids, deux mesures des préoccupations humanitaires mondiales est de nouveau signalé (p. 90). À propos du Hamas et d'autres groupes terroristes islamiques, Orner avance l'argument, rarement mis au premier plan par les médias progressistes occidentaux, selon lequel les terroristes abusent des pauvres et des incultes en faisant d'eux des bombes humaines et préservent la vie des Palestiniens plus économiquement privilégiés (p. 199). Si Orner admet que les Palestiniens peuvent aussi être des victimes, elle limite ce statut à ceux qui sont économiquement déshérités. Elle se refuse à reconnaître un statut de victime aux Palestiniens en général. La sévère déclaration qui suit fait allusion à la charge de l'écrivain portugais José Saramago en 2002, selon laquelle les Israéliens se conduisaient comme des nazis et transformaient Ramallah en Auschwitz :

Dans le taxi qui me ramenait de l'aéroport Ben Gourion [...] j'entends les propos scandaleux de Saramago. On fait à Ramallah ce qu'on nous a fait à Auschwitz. Les gens de gauche qui soutiennent les Palestiniens ont vraiment perdu la tête. (p. 110)

Etant donné que la plupart des membres de la famille d'Orner furent massacrés par les nazis, il se peut que le lecteur, quelle que soit son opposition au credo politique d'Orner, respecte le refus de celle-ci de s'engager dans la négation de réalités historiques et la profanation des morts de la Shoah. Un peu plus loin, elle renvoie à une autre manifestation pro-palestinienne à Paris et à encore une autre à New-York, qui amalgament Israël avec le nazisme. Les faits contemporains sont d'abord notés, puis juxtaposés au rappel de la réalité de la Shoah, radicalement différente avec la déportation et la mort par le gaz. Au lecteur de discerner l'asymétrie totale entre la déportation et le gazage industrialisés des Juifs faits par les nazis autrefois et le traitement par les Israéliens des terroristes palestiniens aujourd'hui (p. 121). Il est vrai qu'Orner elle-même a recours à des parallèles avec la Seconde Guerre mondiale, mais ceci pour des raisons diamétralement opposées. À mesure que gagne la crainte d'une décimation d'Israël, induite par la recrudescence des attentats quotidiens, elle est saisie par la hantise du précédent historique récent de la Shoah (p. 118).

La Shoah figure en bonne place dans l'importante référence au philosophe juif français Alain Finkielkraut. Ici, Orner examine la notion que le reproche principal fait aux Juifs est d'avoir posé en principe le caractère unique de la Shoah, puisque dans une optique humanitaire toute souffrance est souffrance (p. 181). Ce qu'elle voit comme l'excès contemporain d'investissements humanitaires est construit comme une pseudo-

religion de plus, comme le communisme et le capitalisme, qui prend les Juifs pour cible (p. 181). Quatre pages plus loin, Orner procède à une mise en cause virulente de l'humanisme, terme qu'elle semble employer de façon interchangeable avec « l'humanitaire » : « en mettant l'homme au centre non seulement on évacue Dieu, mais on finit par se prendre pour lui » (p. 185). Ce sentiment de crise éthique et religieuse n'est pas sans précédent dans *Une année si ordinaire*. Un sentiment de quasi apocalypse juste après le 11 septembre et pendant la Seconde Intifada avait déjà occupé une part notable d'un fragment précédent (p. 119). Ce point est explicité plus loin dans la remarque que seul un petit nombre d'Européens a compris le véritable sens du conflit israélo-arabe, à savoir qu'il est le microcosme d'un conflit macroscopique entre les civilisations occidentale et islamique (p. 128). Il faut noter qu'après les attentats de Londres et de Madrid, qui eurent lieu après la publication d'*Une année si ordinaire*, il est probable que s'est améliorée la compréhension par les Européens de la césure civilisationnelle que représente le 11 septembre. Avec la référence au 11 septembre est formulée une affirmation disputée selon laquelle c'est en fait un judéocide qui motiverait les attaques :

Ainsi le but n'était pas les deux tours (les twins), mais Brooklyn et Williamsborough. Tuer un maximum de Juifs comme s'ils étaient les seuls dans ce quartier. Puis ils se sont dit qu'il y en aurait bien assez dans les Twins. Les Juifs n'étaient pas au rendez-vous. Ca devrait les faire réfléchir. Se tromper à ce point, ne serait-ce pas un signe ? Mais puisque Dieu est grand, ils prendront leur revanche. Quant à nos Palestiniens ils projettent des attentats par des Delta-Plane (?) pour mieux tuer. Décidément on n'arrête pas le progrès. (p. 161)

À la relecture de son texte en évolution, Orner est frappée par la prolifération des références aux attaques contre les Juifs et aux endroits dans lesquels les attaques se déroulent. Elle en conclut que la Seconde Intifada a envahi tous les espaces israéliens de façon à la fois littérale et figurée (p. 185). Cette conclusion est étayée indirectement par la dernière observation « Le problème c'est que l'inconscient n'y échappe pas. Trop de gens autour de moi se plaignent d'insomnie et de stress » (p. 223). Pour elle, la Seconde Intifada est en fait une guerre, et une guerre qui rappelle la guerre d'indépendance en 1948 (p. 193). Orner rejette la logique donnée aux attaques des Palestiniens, à savoir que les Israéliens auraient volé leur terre, en faisant remarquer que des attaques du même genre, à la fois verbales et physiques, se sont déroulées bien avant la création de l'Etat d'Israël en 1948 (p. 197). Elle consolide son argumentation en faisant référence à l'alliance arabo-nazie conclue contre les Juifs avant la création de l'État d'Israël. La figure rhétorique de la prétérition contenue dans « Je n'ose pas faire le rapprochement » constitue une analogie dérangementante entre les années 1930, les années 1970 et le nouveau millénaire :

En avril 1936 une grève antisioniste est déclenchée par le grand Muphti de Jérusalem El Husseini. La grève sera suivie d'émeutes. On est en pleine montée du nazisme en Allemagne. Les massacres malgré les ripostes s'arrêteront en 1939. Et ils se poursuivront en Europe par d'autres, par les nazis, grands amis du Muphti.

Je n'ose pas faire le rapprochement. [...]

Huit terroristes tiennent en otage onze athlètes israéliens. Deux seront descendus

dès le début de « l'action ». Les Allemands sont lamentables tout le long du drame. [...]

Et ainsi depuis lors les Palestiniens continuent à faire connaître leur cause... Et encore les Allemands relâchent les trois terroristes restés en vie jamais jugés et accueillis en héros par Kadhafi de même les morts comme des martyrs. Toujours les mêmes scénarios. (pp. 200 and 219)

À l'aide de la péroraison « Toujours les mêmes scénarios », Orner établit une homologie entre l'indulgence de l'Allemagne hitlérienne envers l'antisémitisme du grand mufti dans les années 1930 et l'indulgence de l'Allemagne d'après-guerre envers les Arabes qui tuèrent des athlètes israéliens à Munich en 1972.

Force est de reconnaître qu'Orner n'est pas une patriote aveugle, et qu'elle forme un certain nombre de conjectures négatives au sujet des Israéliens. Cependant, il convient de remarquer que toutes ces conjectures négatives sont atténuées par trois réserves. Ces réserves concernent la situation dangereuse et anormale dans laquelle se trouvent les Israéliens ; la relation israélienne à la différence, qui est tantôt défensive, tantôt valorisante ; et l'importance pour les Israéliens de redécouvrir une identité typiquement hébraïque :

Weitzmann cite Annie Goldberg : « Les Juifs ne sont pas faits pour la politique ». Et alors ? On peut faire de l'anti-politique comme de l'anti-roman...

Oui, nous sommes un pays de fous, c'est comme les Galeries Lafayette disait une amie, à chaque instant il se passe quelque chose.

Sans un grain de folie, serions-nous capables de vivre une telle situation ? Et ceux qui ne le peuvent s'en vont. [...]

La vraie question au-delà de ces considérations reste comment être soi. Comment être Juif. Ou alors comme disait Manïtou – comment redevenir Hébreu. Que c'est simple ! Et surtout pas dans la normalité ! (p. 58)

Mais ce qui apparaît plus incertain figure peut-être dans la dernière phrase, dans laquelle la future ontologie des Juifs israéliens repose sur l'anormalité. Le style épigrammatique qu'emploie ici Orner, et qui est fréquent dans son œuvre en général, rend peu clair le sens du mot anormalité dans ce contexte. Le lecteur est ainsi appelé à l'exégèse créatrice. Je postulerais qu'Orner voit la société israélienne comme idiosyncratique, et l'identité hébraïque/juive (en général) comme non normative à la fois rétrospectivement et prospectivement. Alors qu'il se peut que cet écart à la norme soit une source de fierté, Orner reconnaît qu'on peut aussi le voir comme une forme de folie. La folie, bien entendu, est un concept malléable. Historiquement, la folie a été construite comme une catégorie disciplinaire qui tend à supprimer la non-normativité et la créativité (Foucault n'est ici qu'une des nombreuses références possibles). Une telle aporie ne devrait pas être une surprise venant d'une écrivaine qui affirme et simultanément refuse d'expliquer la cathexis conflictuelle intense des Juifs israéliens à leur patrie :

On peut être amoureux de son pays, de sa terre, voir Pasternak.

Nous ne sommes pas très doués pour ça. Nos voisins le sont davantage.

Et comme disait un ami, lorsqu'il est question de ce pays on en parle comme d'une

femme. Elle m'a fait ceci ou cela. Ce n'est effectivement pas une terre comme les autres. Il y aurait tant à dire... (p. 43)

Dans un curieux effet de clair-obscur, Israël est ainsi dessiné comme une femme tour à tour désirée, mal acceptée, et jamais vraiment comprise par ses amants-citoyens. Cette configuration genrée de la conception nationale juive se constitue par-dessus tout dans l'antinomie. L'ensemble de l'œuvre littéraire d'Orner porte témoignage non seulement de son amour pour Israël, mais aussi de son refus de nier cette antinomie passionnée.

¹ Cet article constitue une version légèrement modifiée des pages 201-212 de mon livre *Post-War Jewish Women's Writing in French* (Oxford: Legenda, 2011).